

# Le libertaire

Rédaction :  
Administration : N. FAUCIER  
72, rue des Prairies, Paris (20°)  
(Chèque postal : N. Faucier 1165-55)

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

## ABONNEMENTS AU "LIBERTAIRE"

FRANCE	ÉTRANGER
Un an ..... 22 fr.	Un an ..... 30 fr.
Six mois ..... 11 fr.	Six mois ..... 15 fr.
Trois mois ..... 5 fr.	Trois mois ..... 7 fr.
Chaque n° ..... 1 fr.	Chaque n° ..... 1 fr.

Les abonnés veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

Téléph. : Roquette 57-73

## Il y a Quatorze Ans...

Quatorze ans ont passé et le souvenir de cette date tragique : 2 août 1914, est encore vivace à la mémoire de tous ceux — vieux ou jeunes — qui eurent le malheur de vivre ces heures tragiques, marquant le commencement de la plus horrible des guerres qui, pendant plus de quatre années, allait dévaster le monde et couler à tout jamais, sur les champs de bataille, plus de dix millions d'êtres humains. Comment oublier, en effet, cette date fatale où les peuples chauffés à blanc, par une presse et une littérature odieuses, allaient se jeter les uns contre les autres, avec une fureur qui n'avait d'égale que l'incalculable aberration due à un bourrage de crânes savamment organisé par ceux qui allaient ramasser la gloire et les millions dans le sang des malheureux qu'ils envoyaient à l'abattoir.

2 août 1914 ! On ne peut songer à cette date sans se remémorer le spectacle de la rue... pevoisée comme aux grands jours de fête. Tout un peuple, hier encore pacifique, défilant sur les boulevards, chantant les hymnes guerriers : la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, hurlant « A Berlin ! » ; acclamant les troupes d'active qui, déjà, le fusil fleuri, allaient prendre contact avec l'« ennemi » ; et faire pâmer d'aise toute la gent nationaliste, en obtenant la « grande victoire » de Mulhouse suivie immédiatement... de la déroute de Charleroi, qui allait ouvrir la porte de France aux troupes allemandes, ivres elles aussi d'un patriotisme soigneusement entretenu par les junkers et hobereaux d'outre-Rhin. Hélas ! le capitalisme international avait réussi son mauvais coup : mieux que les plus optimistes parmi ses thuriféraires n'auraient pu l'espérer ; un vent de folie collective avait soufflé sur le monde. Ceux qui avaient contribué à déclencher le massacre pouvaient être satisfaits ; la machine, bien au point, avait merveilleusement rempli son rôle : tout semblait dans l'ordre patriotique : des hommes qui, cependant, avaient fait leurs preuves et dont on ne pouvait suspecter la sincérité, allaient, en s'associant aux appels guerriers, ternir à tout jamais une vie sans tâche.

L'« Union Sacrée », en se réalisant dans la plus formidable duperie que l'histoire ait enregistrée, faisant marcher côte à côte pour une si mauvaise cause des hommes si dissemblables quant aux idées et aux principes, montrait bien, hélas, la fragilité de notre pauvre âme humaine.

La renonciation, l'approbation donnée aux maîtres de l'heure par les théoriciens, les militants de toutes écoles révolutionnaires marquaient la faillite de trente années d'antimilitarisme actif.

Tout était oublié ! Les meetings en faveur de la paix, les grandes démonstrations du Pré-Saint-Gervais groupant plus de 200.000 prolétaires pacifistes, les serments solennels prononcés sur la butte du Chapeau-Rouge restaient lettre morte : le grand drame allait commencer.

Seuls, quelques hommes clairvoyants gardaient une attitude digne de leur passé. Ainsi, il avait suffi que la petite affiche blanche ornée des deux drapeaux tricolores soit apposée sur les murs du pays ; il avait suffi qu'une presse servile embouche la trompette guerrière et, pendant huit jours, inocule, à un peuple pacifique, du patriotisme à jet continu pour que tout s'effondre !... Qui dira jamais l'amertume que durent ressentir ceux qui, restés fidèles à leur idéal de paix, avaient consacré toute une vie à la cause de l'émancipation et de la fraternité humaines. Ah ! oui, qu'elles durent être douloureuses, les heures que vécurent ces hommes, face au reniement général !

Ah ! les instituteurs de village n'avaient pas perdu leur temps ! Ces hommes, nés sous le signe de la défaite de 1871, avaient bien pénétré le cerveau malléable de leurs jeunes élèves, l'idée de « revanche » était restée tenace au cœur des hommes de 1914.

Et comme, en évoquant ces souvenirs, l'on aperçoit où il est difficile à l'homme de se débarrasser des préjugés, de la fausse éducation, des mauvais principes semés, dès la plus tendre enfance, dans son cerveau d'adolescent.

Et voilà pourquoi nous pensons que, seule, la Révolution, en balayant les régimes fomenteurs de guerre, qui détiennent tous les moyens d'éducation à l'usage du peuple ; en établissant la véritable éducation fraternelle, formera les hommes nouveaux qui, haïssant la guerre, établiront la société pacifique de demain.

Maintenant que la comédie sanglante est terminée, une question se pose : Y avait-il possibilité, au 2 août, d'empêcher la guerre ? Et d'aucuns mettent en avant le nom de Jaurès. « Ah ! disent-ils, s'il avait vécu !... »

Empêcher la guerre ! Il y avait peut-être une possibilité : c'était, huit jours avant que celle-ci fût officiellement déclarée. Au moment où, sur un simple appel de la C.G.T. et de quelques journaux d'avant-garde, des dizaines de milliers d'ouvriers descendaient dans la rue, prêts à l'action pour empêcher que l'irréparable ne s'accomplisse.

Si les chefs du mouvement ouvrier de l'époque avaient eu plus d'audace, s'ils avaient été à la hauteur de la tâche qui leur incombait, s'ils avaient su mettre à profit l'effervescence qui se manifestait dans le peuple à l'occasion de l'assassinat de Jaurès, peut-être la guerre de 1914-1918 n'aurait pas ensanglanté le monde.

Mais, au 2 août, il était trop tard : le virus nationaliste avait fait son œuvre. Et nous sommes de ceux qui pensons qu'il n'appartenait pas à un homme, dût-il avoir l'immense popularité de Jaurès, d'empêcher le conflit. Mourant prématurément, avant l'heure fatale et décisive, un grand point d'interrogation est posé au bord de sa tombe. On ne peut donc tabler que sur des hypothèses : si nous nous en rapportons à ses conceptions concernant la « Défense Nationale », à son incertitude pendant les derniers jours de juillet, à sa confiance en une prétendue médiation anglaise, on peut prévoir que sa grande voix ne se serait pas élevée pour appeler, au moment décisif, les ouvriers à se révolter contre la guerre.

Jaurès, assassiné par la réaction, est mort avant que les événements aient terni sa réputation d'archange de la Paix. Paix à ses cendres...

La guerre, par sa durée, par les ruines qu'elle a accumulées, a troublé profondément le monde entier.

Elle n'a pas tenu les espoirs que d'aucuns mettaient en elle, pour assurer l'hégémonie de leur nation et affermir leur pouvoir impérial. Les plus grands trônes d'Europe se sont écroulés, balayés par le vent de révolte qui souffla en tempête à la suite de la grande tourmente.

Les peuples meurtris tentant un peu partout de réagir contre ceux qui les avaient lancés dans la grande aventure, on put croire un moment que l'heure du châtiement allait sonner pour tous les responsables de l'immense carnage.

Hélas, comme toujours, les peuples, trompés par les politiciens, firent œuvre incomplète et laissèrent s'édifier sur les ruines des monarchies détruites, d'autres régimes qui, comme leurs prédécesseurs, entretiennent des armées nombreuses, prêtes à entrer en lice à la moindre occasion.

Et entre autres conséquences redoutables, la guerre, par son déroulement, a engendré d'autres conflits.

Le traité de Versailles, en morcelant l'Europe, en créant de nouvelles nations : Pologne, Tchécoslovaquie, etc., en démembrant certains pays, a suscité de nouveaux impérialismes et favorisé l'éclosion de l'esprit de revanche chez certains peuples.

Jamais, peut-être, autant de germes de conflits n'avaient menacé le monde que depuis la fin de la... dernière des guerres.

Puissent les peuples se souvenir de la terrible leçon de 1914, puissent-ils se débarrasser des chefs qui infailliblement les conduiraient vers de nouveaux carnages.

Puissent-ils être assez forts pour imposer leur volonté pacifique.

R. BOUCHER.

### U. A. G. R. FEDERATION PARISIENNE

Lundi 6 août, à 20 h. 30, salle Garrigue, 20, rue Ordener (Nord-Sud : Torcy).

### ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Ouverte aux adhérents à la Fédération à l'époque du Congrès d'Orléans.

Ordre du jour :  
Établissement d'un programme d'organisation.

## GUERRE A LA GUERRE !...



Enfants ne jouez pas aux soldats !...

## Une Grande Fête Champêtre

SE DÉROULERA À L'ÉTANG DE SAINT-GUGUFA

Les lecteurs du « Libertaire » y passeront une agréable journée. De nombreux divertissements ont été prévus pour les grands et les petits.

JEUX DIVERS. DISTRIBUTION DE COTILLONS. TOMBOLE. JOUETS ET GÂTEAUX POUR LES PETITS.

ALLOCUTION PAR LE CAMARADE PIERRE LE MEILLOUR

Amis ! lecteurs du « Libertaire ! », tous dimanche prochain, à l'Étang de Saint-Gugufa.

ON TROUVERA LA BOISSON ET DES CONSERVES SUR PLACE JUSQU'AU SOIR. LA DISTRIBUTION DU PAIN sera assurée jusqu'à 3 heures l'après-midi. Grâce à ces dernières dispositions, les camarades n'auront pas à s'embarrasser.

### AVIS IMPORTANT !

CONTRAIREMENT À CE QUE NOUS AVONS ANNONCÉ LA SEMAINE DERNIÈRE, on devra s'abstenir de prendre le train à la gare Saint-Lazare. La station de Garches est, en effet, trop éloignée de Saint-Gugufa, lieu du rendez-vous.

Le voyage par tramway est d'ailleurs moins cher.  
PRENDRE LE TRAMWAY, N° 58, À LA PORTE MAILLOT, DESCENDRE À LA STATION DE LA MALMAISON.

2 FR. 25. DÉPART TOUTES LES DEMI-HEURES. INDICATIONS UTILES : à la descente du train, prendre à gauche la PLACE OSIRIS, suivre l'AVENUE DE LA MALMAISON et l'AVENUE TURCK-STELL jusqu'au bout. En arrivant à la rampe tourner à droite, prendre le CHEMIN DE VERSAILLES et suivre tout droit. Les flèches indiqueront l'endroit.

TOUS DIMANCHE À SAINT-GUGUFA.

## Pour le Congrès d'Unité

Anarchiste - Communiste  
Révolutionnaire

APPEL AUX ANARCHISTES, COMMUNISTES, RÉVOLUTIONNAIRES, POUR LEUR PARTICIPATION AU CONGRÈS D'UNITÉ D'AMIENS 12, 13, 14 ET 15 AOUT 1928.

Camarades,

C'est aux sincères partisans du regroupement des forces anarchistes-communistes que nous adressons aujourd'hui ce pressant appel, étant nous-mêmes persuadés que la situation confuse, créée par les résolutions adoptées au Congrès de Paris 1927, ne peut se prolonger sans nuire à l'extension de notre idéal dans le mouvement social.

Nous ne nous étendons pas sur les causes qui ont déterminé l'état de choses actuel, elles sont multiples. De part et d'autres, des erreurs ont été commises, aggravant le malaise existant, et laissant notre mouvement incapable de prendre, dans le mouvement social, la place qui devrait lui revenir.

Devant cette situation, dont chacun comprendra la gravité, il importe de réagir sans retard ; attendre plus longtemps serait consacrer la faillite des possibilités d'organisation du mouvement anarchiste-communiste-révolutionnaire.

Nous demandons aux uns et aux autres d'éviter les mesquines querelles de personnalités et les interprétations abusives des pensées ou des actes de ceux dont on n'épouse pas entièrement les idées, ces procédés n'aboutissant généralement qu'à nous diviser un peu plus, pour le plus grand profit de nos adversaires communs.

C'est pourquoi, convaincus de la nécessité urgente de la tenue d'un congrès d'unité, ouvert à tous les adhérents à l'U. A. C. au Congrès d'Orléans 1926, nous vous convions à participer à celui d'Amiens, ou, ensemble, dans une discussion franche et loyale, nous étudierons les possibilités de nous unir sur un programme commun.

Dans le débat qui s'engage, pas un groupe, pas un militant, ne doit fuir ses responsabilités. Il y va de l'avenir du mouvement anarchiste tout entier.

### Ordre du jour

- I. — Discussion sur les possibilités d'unité des anarchistes-communistes-révolutionnaires ;
- II. — Méthodes d'organisation de l'U. A. C. R. ;
- III. — La vie de l'U.A.C.R. (rapports moral et financier) ;
- IV. — « Le Libertaire » (rapports moral et financier) ;
- V. — « La Librairie » (Rapports moral et financier) ;
- VI. — Les Comités de défense et d'entraide ;
- VII. — Questions diverses.

La Commission administrative de l'U.A.C.R.

AVIS IMPORTANT. — Les Congressistes sont invités à se présenter à Amiens le dimanche 12 courant avant midi aux bureaux du journal « Germinal », 12, place Fauvel.

Le Congrès s'ouvrira l'après-midi à 14 heures, salle de la coopérative.

## AU PAYS DES CHEMISES NOIRES

## Un bourreau est mort

Malgré la censure que le fascisme continue à exercer sur le prolétariat de la péninsule à travers les bureaux de postes, les journaux, des amis qui ont voulu rester à tout prix sur place et que l'on pourrait qualifier « d'«*Enl'Anarchiste* » nous informent périodiquement de tout ce qui se passe dans l'entour fasciste, derrière la «*coiffe* » de notre sœur latine. Et c'est grâce à leur entêtement héroïque que nous avons pu renseigner nos lecteurs, d'une façon précise, sur tout ce qui s'est passé après l'attentat du 12 avril à Milan.

Les dernières nouvelles qui nous parviennent sont d'un tragique accablant, et nous demandons à tous nos amis qu'ils tâchent d'augmenter l'opinion publique de ce pays en faveur des victimes du fascisme, car la solidarité internationale active, celle qui ne périclète pas dans les ordres du jour platoniques, est plus que jamais urgente et indispensable. Il y a des hommes qui sont martyrisés dans les prisons, d'autres qui crèvent de faim aux îles, et des familles révolutionnaires condamnées à la torture physique et morale de tous les jours.

En plus de cela, de Milan nous arrive la nouvelle que soixante accusés pour l'attentat du 12 avril ont été transportés à Rome dans un wagon plombé, pour être jugés par le Tribunal spécial, organisme dont on connaît déjà le sadisme inquisitorial. Nous connaissons maintenant les noms de ceux qui d'ici quelques jours vont comparaître devant le nouveau Saint-Office, pour être condamnés qu'à la fusillade, qu'à la prison à perpétuité. Parmi les candidats à la mort, il y a huit noms que nous connaissons depuis quelque temps : Sacchetti, Ludovichetti, Testa, Vaccari, Bosi, Baroni et les frères Molinari. Ces derniers sont deux camarades anarchistes de Milan, dont un donnait une très précieuse activité à l'époque du quotidien anarchiste : «*Umanita Nova* ».

On ignore l'acte d'accusation individuel, mais selon la presse officielle fasciste, leur culpabilité est déjà démontrée par la revendication qu'ils ont faite de leurs idées ; et pour qui sait que le Tribunal spécial n'est pas pour juger mais pour condamner selon les ordres de Mussolini — véritable auteur de l'attentat de Milan — et du parti fasciste, que ce Tribunal d'inquisition distribue presque deux siècles de prison par mois, condamnant à des peines odieuses la moindre activité révolutionnaire, à pour devoir d'alerter le prolétariat révolutionnaire pour qu'il veille sur le sort des soixante révolutionnaires accusés d'un crime qu'ils n'ont pas commis, et que seul le sieur Pericoli, préfet de Milan, destitué après la bombe par ordre de Mussolini, est dans les conditions de savoir quels sont les auteurs véritables de l'attentat.

Après avoir fait une chasse sans merci aux anarchistes de Milan ; après avoir organisé des attentats dans le but d'arrêter les révolutionnaires « actifs » ; après avoir décrété la dissolution de l'Union Syndicale Italienne, pour le fait qu'elle n'était plus une organisation économique, mais tout simplement un abri anarchiste, ce grand personnage de la réaction fasciste, après l'attentat du 12 avril a été atterré par un coup de téléphone du Palais Chigi, comme un vulgaire misérable !

La presse fasciste n'a soufflé mot sur la radiation du sieur Pericoli, mais selon des amis qui ont appris à voir clair dans le ménage fasciste, il a été débarqué parce qu'il a été malade lors de l'attentat. Il avait télégraphié à Rome le 10 avril en disant qu'à Milan on préparait un attentat et qu'il avait l'intention d'arrêter les cou-



LE 22 AOÛT 1928

## TOLSTOÏ ET MIRABEAU

Le génie est comme ces paysages trop chargés de couleur, de pittoresque et de diversité dont on ne saisit l'ensemble que de loin. Pour apprécier un grand homme et le juger dans toute la complexité de son caractère, de son tempérament, de son esprit, il faut le recul du temps. On célèbre maintenant le centenaire de la naissance de Tolstoï ; mais combien peuvent et savent voir Tolstoï entier. Pour les uns, auxquels il ne vient jamais à l'esprit que cet aristocrate a méprisé et condamné ces richesses au sein desquelles ils se le représentent, il est le comte Léon Tolstoï, héritier d'un grand nom et d'une immense fortune ; d'autres enfin le prennent pour un mystique de la fraternité universelle. Que d'aspects encore inconnus, Tolstoï enfant, menteur, rapace et gourmand ; Tolstoï adolescent, battailleur et prodigue, aimant les femmes et le vin ; Tolstoï à l'âge mûr, appliquant son énergie féroce à se violenter lui-même et à dompter ses vices ; Tolstoï vieillissant, dans l'éclat d'une gloire mondiale, mais dévoré par les morsures affreuses de sa femme et de ses enfants, et, composant, en cachette, pour ses paysans, des bluettes naïves, de touchantes et pieuses nouvelles.

Certaines de ces histoires, qui, pour être distribuées, étaient recopiées par Tolstoï lui-même sur des cahiers au réglage aussi grossier que le papier, sont parvenues jusqu'à nous. Le prince Bogdjar Karageorgievitch, cousin du feu roi Pierre de Serbie, en a traduit et publié quelques-unes. Ne devrait-on pas les rééditer ? C'est, en effet, là, mieux que dans ses grands romans, mieux même que dans « Résurrection » que Tolstoï met à nu son cœur, et sa force, et sa bonté. Quels meilleurs ouvrages de propagande que ces nouvelles qui, par des exemples délicatement choisis, à l'aide de menues et profondes observations, montrent ce que peut réaliser la solidarité humaine !

Or, Tolstoï s'apparente par là avec l'un des personnages les plus remarquables de notre 18<sup>e</sup> siècle français, avec un grand seigneur qui se proclamait le « syndic des pauvres », qui, sa vie durant, luttait contre le Roi, la Cour et la Haute-Finance pour amener le règne de ce qu'il nommait « l'ordre naturel », avec ce singulier « Ami des Hommes », le marquis de Mirabeau qui fut le père du tribun de l'Assemblée Nationale de 1789.

Même souffle chez eux et même style : puissant et simple ; tantôt concis, resserré comme un torrent qui contient la force latente de ses eaux ; tantôt ample, majestueux comme une mer étale ; mais de Tolstoï le langage est d'inspiration biblique alors que celui du marquis est tout paillard de nos expressives locutions, de nos mots savoureux du moyen-âge ; l'un est tiré des psaumes de Jérémie ; l'autre, frotté de Rabelais et de Montaigne.

Et chez ces deux hommes encore, on décèle même besoin de convertir, de catéchiser les humbles, les pauvres d'esprit ; même désir de faire sentir aux intelligences les plus obtuses les profondes vérités, les messages dont ils sont porteurs et même foi intense en un avenir meilleurs où ceux qui peinent seront enfin ceux qui jouissent du fruit de leur effort.

Tolstoï et Mirabeau ne se ressemblent pas seulement par l'aspect extérieur de leur vie et tout leur personnage, par leur rang social, par leurs malheurs domestiques et leur illustration littéraire ; ils ont encore des idées analogues et tiennent même place dans la société de leur temps.

À la veille de la Révolution de 1789 qu'il appelait de ses vœux tout en prévoyant et redoutant les excès, le marquis de Mirabeau, Cassandre féodale, ne craignait pas de prophétiser au Roi lui-même que les bases du trône allaient s'effondrer, minées qu'elles étaient par la politique égoïste et corrosive du Gouvernement. Il disait que la centralisation administrative, l'entretien d'une horde de courtisans gagnant leur nourriture par les ruses les plus atroces ou les plus viles, les exactions des gabelous et malotiers, le protectionnisme étouffant, les guerres perpétuelles et le rattachement des provinces, la dissolution des mœurs, la ruine de l'industrie et la misère des campagnes, les remèdes qu'il préconisait étaient ceux-là même que Tolstoï devait présenter : le respect des lois naturelles, la restauration des libertés publiques, l'établissement d'assemblées autonomes où seraient débattues par les intéressés les problèmes d'ordre local, enfin le retour à la terre et pour ramener et retenir le laboureur aux champs, la réforme radicale du droit de propriété.

On n'a pas assez remarqué, à notre sens, la source commune des idées qui à un siècle d'intervalle animèrent Mirabeau et Tolstoï.

Tous deux étaient, en effet, sous l'influence évidente, étroite de cet Orient dont ils modifièrent à leur tour les principes politiques et sociaux sinon peut-être les destinées.

Mirabeau fut l'un des premiers lecteurs français des *Quatre livres* de Confucius. Ce fut le premier propagandiste des idées du penseur chinois et surtout de ces idées qui, par leur expression et par leur tendance, émouvaient le plus un Français du 18<sup>e</sup> siècle.

## Commémorez la mort de Sacco et Vanzetti

Un appel du B. I. A.

Déjà, le 22 août de cette année, il y aura un an que s'est accompli, par devant le monde entier, le meurtre affreux de nos deux camarades Sacco et Vanzetti ! Mais, bien que nos camarades soient morts, leur cause ne peut mourir et ne mourra pas. De par le monde entier, les travailleurs et tous ceux qui ont à voir la cause de la justice, ne peuvent avoir de cesse que la vérité pleine et entière sur cette affaire ne soit connue de tous et reconnue officiellement. Non pas seulement et même principalement pour la mémoire de ces martyrs ou par sympathie envers ceux qu'ils ont laissés. Ils n'ont pas besoin de cela. Mais ce qui est nécessaire, c'est que l'humanité entière se rende un jour un compte exact de ce qui a pu se passer en Massachusetts, en 1927, afin qu'elle apprenne la nature exacte de notre société, et qu'elle finisse par rompre avec elle.

Un vrai dire, ce n'est qu'alors qu'on pourra dire que le sacrifice de Sacco et Vanzetti n'a pas été vain, ce n'est qu'alors que la foi de Sacco et Vanzetti en leur idéal sera confirmée par l'action de leurs frères travailleurs du monde entier.

Le Comité Sacco-Vanzetti à Boston a très bien compris sa tâche et, depuis l'infâme meurtre, il a continué à travailler sans faiblir.

Il s'est imposé la tâche d'en appeler à la conscience du monde entier pour acquiescer la révision du procès.

La nuit du 22 août verra un imposant meeting à Boston, et la dernière heure du jour, celle où eut lieu le crime, sera consacrée à leur commémoration. A la même date seront publiés plusieurs nouveaux ouvrages sur l'affaire Sacco-Vanzetti, et un renouveau d'intérêt se manifestera.

Des hommes comme Elihu Root, ex-sous-secrétaire d'Etat ; D. Baker, secrétaire à la Guerre du Cabinet Wilson ; John W. Davis, ambassadeur des Etats-Unis en Angleterre au temps de Wilson et ancien candidat à la présidence, et bien d'autres encore, ont entrepris la publication de toutes les pièces et rapports du procès, en 6 volumes de 1.000 pages chacun, dont le premier, coûtant 25 dollars, a paru en mai dernier, à New-York, chez l'éditeur Henry Holt et Cie.

Le 22 février 1928, donc six mois après le meurtre, le Comité a publié son dix-septième bulletin officiel et, ensuite, un pressant manifeste : « Ne les oubliez pas ! » qui, tous deux, contenaient une éloquent invitation à tenir des démonstrations publiques, le 22 août prochain. Le Bureau international antilittéraire a distribué internationalement, exception faite des Etats-Unis, ces deux publications, et il a souscrit sans réserve à l'appel émanant du Comité de Boston, reproduit ci-dessous :

## Commémorez le 22 août 1928

L'appel qui va suivre s'adresse, de par le monde entier, à tous ceux qui combattent pour la justice :

Bien qu'ils aient été assassinés par une ploutocratie lâche et féroce, sous le masque de la loi et de la religion, Sacco et Vanzetti ne sont pas morts. Leurs corps ont cessé de souffrir, mais ce qui faisait, avant tout, leur essence, se propage avec des forces nouvelles.

La tragique odyssee de ces deux hommes occupe bien des esprits. Avec une lenteur pleine de certitude, une enquête approfondie, qui saisit les cours et les esprits, prépare des documents qui mettront en évidence l'incroyable bassesse du président A. Lawrence Lowell, de l'Université de Harvard, et de tous les types répugnants qu'il a su maintenir. Ces documents nous feront également connaître les âmes peu ordinaires de Sacco et de Vanzetti, dont l'enthousiasme a fait d'eux de rares personnalités, un véritable symbole de la lutte qu'ils personnifient.

Plusieurs de ces documents vont être publiés le 22 août, en souvenir de leurs derniers jours passés dans l'Etat de Massachusetts, et rallumeront l'opposition publique. A ceux qui luttent pour le droit, le devoir et la nécessité imposent de se réunir le 22 août, d'organiser des conférences et des meetings, à la mémoire de Sacco et de Vanzetti.

Ce faisant, on ne fera pas seulement honneur à deux nobles, simples hommes, qui ont travaillé courageusement et sérieusement pour une meilleure société, mais on ranimera en soi la torche de l'enthousiasme pour le droit, on concevra, avec Vanzetti, que ce n'est que par une constante et critique révision des valeurs, qu'on atteint à la véritable vie.

Que, sans tarder, vous prennez vos dispositions en vue des grandes réunions qui, le 22 août, dans le monde entier, rappelleront que Sacco et Vanzetti ont été sacrifiés pour la cause du droit. Invitez des orateurs, retenez des locaux, faites, en somme, tout ce qui peut contribuer à faire de cette commémoration un jour où les meneurs de l'iniquité de notre ploutocratie sentiront leurs jours comptés. Nous espérons que, ce jour-là, nos matériaux seront en état d'être publiés, et nous recevrons avec reconnaissance tous les avis et conseils qu'on voudra bien nous faire parvenir à ce sujet.

Ne l'oubliez pas ! Le 22 août ! Le premier anniversaire de l'assassinat de Sacco et Vanzetti par les lâches et mensongères forces de l'iniquité de notre société vouée au culte de l'argent.

Au président Lowell et à Peter Strop (alias Gouverneur Fuller), aux autres suppôts de l'injustice, vous ferez concevoir que, pas plus que Rosa Sacco et ses enfants, pas plus que Virginie Vanzetti et ses vieux parents, vous n'avez, de votre mémoire, effacé l'infâme meurtre.

L'esprit de Sacco et de Vanzetti vit encore ; il réclame plus de fraternité parmi les hommes. Faites, ce jour-là, une commémoration en rapport avec leur grandeur d'âme.

Le « Sacco-Vanzetti Defense Committee. »

## LE DRAME DU POLE

Le raid tragique de l'« Italia » a définitivement passionné l'opinion publique, surtout depuis que s'y mêle ce drame obscur, perpétré dans la solitude glacée de la banquise et que semblent confirmer de plus en plus, tant les documents photographiques révélateurs fournis par l'aviateur russe Tchoukowsky, que les données médicales et l'embaras des rescapés. Par quelle aberration, au cours de quelles luttes physiques et morales, Mariano et Zappi auraient-ils été poussés à faire disparaître leur compagnon, le professeur Malmgren ?

Toute cette affaire demande à être éclaircie et nous ne pouvons, actuellement, que nous borner à constater tout l'horreur qui plane sur ce mystère. Mais la malheureuse expédition est riche en suggestions de toutes sortes, et entre autres, il est intéressant de remarquer qu'elle a eu pour conséquence de surexciter les chauvinismes internationaux.

Combien sont-ils, en effet, les individus capables de distinguer le juste intérêt que pourraient présenter de telles opérations ? L'effort vers la connaissance d'une nature physique, dont la découverte enrichirait la science et par là, serait susceptible d'améliorer la vie humaine, est une considération de nature à être difficilement comprise du public et peu propre à intéresser les gouvernements. Ceux-ci n'ont guère en vue qu'une concurrence à faire aux états voisins, que le bluff mercantile du triomphe de leur pavillon.

Cette dernière aventure polaire prouve, une fois de plus, avec quelle légèreté criminelle et pour quelle sottise glorieuse sont organisées ces expéditions dites « scientifiques ».

L'Italia ? Son raid aurait peut-être eu des chances de réussir, si on avait attendu le début de « l'été polaire ». Mais voilà, et ceci marque bien le caractère chauvin de l'expédition, Mussolini voulait que les couleurs italiennes parvinssent au pôle le 24 mai, date anniversaire de l'entrée de l'Italie dans la grande Boucherie. Ces hautes raisons d'Etat ont naturellement prévalu sur les considérations scientifiques et l'Italia est partie avant le temps propice. On se rappelle d'ailleurs avec quelle ardeur Nobile se glorifiait de cette bonne propagande nationaliste. Et tiré au moment opportun du danger, où il abandonnait charitablement ses camarades, n'aurait-il pas été justifié à saboter les secours, en renseignant mal Norvégiens et Suédois, afin de laisser toute la gloire du sauvetage à ses compatriotes ?

Mais l'expédition française ? Est-elle partie dans de meilleures conditions, préparée en 24 heures, utilisant un appareil destiné à survoler l'Atlantique et nullement équipé pour affronter la zone polaire ? L'avion, rien que par ses moteurs à refroidissement à eau, était voué à l'avarie certaine, dès que la température boréale provoquerait la congélation. Oui, mais il s'agissait de partir sans tarder, le prestige du pays était en jeu. Pensez donc ! Les Scandinaves, l'Italie, les Soviétiques même envoyaient du secours et la France, la première nation civilisée, allait arriver en retard. Et on a embarqué Guilbaud et Amundsen en hâte... mais ils ne sont pas revenus.

Le nationalisme mène loin. Et triste constatation : ce mal atteint même certains « révolutionnaires ». Lisez l'« Humanité » et vous conviendrez d'un beau chauvinisme russe. Que l'organe bolcheviste se réjouisse de la prosse du Krassine, c'est justice. Mais que vient faire ici toute cette réclame pour le « premier état prolétarien », seul gouvernement qui, par son désintéressement, ait rendu possible une aide efficace ? La vérité est sans doute plus simple et n'a que faire de tout ce battage politique. L.U.R.S.S. a bénéficié de sa situation géographique qui lui permettait des connaissances spécialisées sur les questions polaires et un outillage adéquat perfectionné. Voici pourquoi ce sont, et un avion suédois et un brise-glace russe qui ont pu, dans cette affaire, porter un secours efficace. Ce sont des raisons d'ordre technique et climatique qui, alliées au courage des équipages, ont fait du Krassine et de l'avion de Torneberg les sauveurs des naufragés. Pourquoi y mêler la politique ? Mais passons.

Ainsi nous apparaît aujourd'hui le long drame du Pôle : une opération manquée qui a coûté des vies humaines, gâchée par l'incurie criminelle de ceux qui en prirent l'initiative mercantile. Le départ à une période pas propice, l'incapacité d'un chef rivalisant de patriotisme et de lâcheté, un manque total de préparations techniques et de précautions élémentaires devaient fatalement conduire à la catastrophe finale. N'importe. La soif de la connaissance et la fascination du mystérieux attrait de l'inconnu attireront encore de nouvelles expéditions. Mais quand donc en laissera-t-on l'organisation aux seuls compétents et ne commercialisera-t-on plus la science pour des fins « patriotiques » ? L. P.

cher délibérément d'une question aussi grave. On n'est pas toujours déserteur, l'actualité nous en est souvent témoin, par volonté de ne se point parjurer ; on l'est aussi quelquefois pour des vœux sans grandeur. Mais quand cela serait, appartenir-il bien à des Bénédictins de sentir, de bomber le torse et de crier à l'abomination de la désolation ? M. Benoît tient à honneur, c'est évident, de n'être point rangé dans cette classe honnête que forment ceux que les capitans du Café du Commerce, les Bayard et les Ney de tables d'hôte sont convenus de flétrir du nom de lâches. Les châtiments marocains sollicitent très instamment de la main-d'œuvre. Que n'y court-il, notre tranchée-montagne en casque à mèche et en gilet de flanelle. Les braves à trois poils en chambre ne chôment point ; c'est là une engeance qui n'est point, semblerait-il, près de s'éteindre. M. André Benoît est probablement de ces innocents fourrés de malice qui firent le plus benoîtisme du monde la dernière fraîche et joyeuse dans les confortables salons des chanceries et des ministères, ou, plus simplement, dans les follets boudoirs des demoiselles rances du Théâtre Français, ce Chabanais national à l'usage des grands de la République. S'il a été embusqué, nous avons l'âme généreuse : nous ne lui en tiendrons point rigueur. C'est peut-être là même la seule promesse dont il se pourrait démentir tarder s'il n'avait l'intelligence obtuse de tous ceux que ravage le chancre patriotique.

Le Romanichel.

pables avant l'exécution de leur plan criminel. Imbécile ! Il ne savait pas que l'ordre d'organiser l'attentat était venu de Rome pour donner l'impression que la situation était grave, toujours plus révolutionnaire, et tout ceci, dans le but bien évident d'impressionner la couronne, qui commence à en avoir assez de Mussolini et du fascisme.

Le Tribunal Spécial selon la presse fasciste, est en deuil. Le général qui l'avait présidé jusqu'à ces derniers mois, vient de mourir à l'âge de 59 ans.

Le général Sanna, fasciste de la première heure que Mussolini avait appelé à défendre l'Etat fasciste, vient de crever sans avoir achevé son œuvre, et avoir condamné tous les révolutionnaires de la péninsule au domicile forcé et à Portolongone, sans voir le Duce enfourcher le cheval de Napoléon.

Ce sinistre tortionnaire du prolétariat italien, ce misérable et féroce bourreau de Lucetti, restera dans l'histoire de la révolution italienne à côté de son méprisable compère, Bava-Beccaris, le Gallifet italien de 1898.

Le fascisme est en deuil ; le prolétariat italien est en fête. Un traineur de sabre, un bourreau impitoyable n'est plus. A 23 ans de distance, il n'est pas déplacé de rappeler aux camarades que la situation politique et sociale d'Italie est la même. Alors comme aujourd'hui régnait le plus féroce despotisme. En 1898, à Milan, Bava-Beccaris, contre la foule qui réclamait du pain et du travail, mit ses canons en action. 400 révolutionnaires tombèrent victimes du sinistre galeonard que la roi Humbert 1<sup>er</sup>, ne manqua pas de récompenser de l'ordre des S.S. Maurice et Lazare. Le prolétariat de la péninsule était comme aujourd'hui, avili sous la botte du militarisme triomphant.

Mais l'anarchisme, même quand tout semble désespéré sait trouver en lui-même l'énergie indispensable pour tenir tête à la tempête révolutionnaire. En 1900, il tint admirablement, courageusement.

Le prolétariat italien était tyrannisé, nos militants étaient condamnés au domicile forcé, créé par l'ancien républicain Crispi (Disciullo, Binazzi, Galliani et tant d'autres militants anarchistes qui y sont aujourd'hui pour la deuxième fois) ou à la prison ; mais un homme, un militant, un anarchiste veillait.

Parti d'Amérique, il revint en Italie. Le 29 juillet 1900, à Monza, le roi, qui fit l'éloge des assassins du prolétariat italien, tomba sous ses balles. Ce camarade dont nous nous faisons devoir de rappeler aujourd'hui la mémoire, s'appelait Gaetano Bresci, il fut pendu à Portolongone, le sinistre pénitencier où sont aujourd'hui nos vieux militants, Lucetti compris.

Après le Browning anarchiste, la démocratie fait son apparition, mais avec elle la réaction permanente camouflée et le fascisme.

Combien est instructive l'histoire !

L. P. M.

## AUX HASARDS DU CHEMIN

## INSOLENCES

Un certain Georges Grappe, déserteur par occasion, qui s'affublait d'un accoutrement féminin pour dérouter les investigations policières, ayant été le héros d'un quelconque drame passionnel, M. Jean Kolb, homme d'un grand bon sens et de beaucoup d'industrie, nouvelliste à Paris-Soir, l'inspiration défaillante, n'ayant nul dragon de mer à se mettre sous la dent, a cru fort à propos d'aller faire visite à M. Benoît, grand dignitaire de la lieutenantie criminelle de Paris. C'était là un reportage avisé, d'une cocasserie pittoresque. Notre homme de plume, l'échine circoufflée, la voix onctueuse, plein d'une courtoisie toute professionnelle (ces détails s'imaginent aisément), lui a demandé son autorité et administratif avis sur le cas peu banal de ce réfractaire en japonais qui, alors que tant de « grâces » s'évertuent à se donner des attraites mâles et une allure virile, prenait plaisir, lui, à se draper dans des cotillons d'une ampleur insolite ; et aussi, par ailleurs, si nombreux étaient les insommes, déserteurs et autres mauvais garçons, qui s'avaient d'un travestissement attendrissant que celui élu par l'astucieux Grappe, pour faire impunément la figure à ces redoutables messieurs de la Grande Préfecture.

Notre Benoît, flatté d'être l'heureux objet d'un aussi galant entretien, a su, ainsi qu'il convenait, trouver des paroles mémorables, judicieuses et définitives. Oyez plutôt ses commentaires : ils sont frappés au coin de la plus délicate sagesse. Vous verrez que notre homme est plus martial que Benoît. D'un ton de nez fort dénoté — j'ai dû le croire — il a déclaré à M. Jean Kolb que bien des insommes et des déserteurs usaient du même stratagème que Grappe, que cela était fort normal, tout à fait compréhensible, vu qu'ils étaient tous des « lâches », des « femellelles », des chapons, et que la vœture qui leur servait le mieux pour masquer leur infamie et leur courardise était la parure féminine. Cette opinion n'est pas très « régence », elle permet, d'augurer que M. Benoît est plus rustre que bel esprit. Voulez être odieux pour les déserteurs, il manque gravement aux personnes du sexe aimable. Une conclusion s'impose lumineuse : les déserteurs sont nécessairement lâches, ils partagent cet honneur avec les femmes. Pour aujourd'hui, venons en aide à ceux-là seulement.

Les déserteurs sont tous des lâches. M. André Benoît les croit-il donc tous à sa mesure ? Supposez-ils qu'ils sont tous de la même farine que le frère du monier Barthom ? Son inconvenance prête à controverse. Qu'on ne se fasse point illusion, il ne s'agit point ici d'apologie inconsidérée ou d'exhortation aveugle. Faisons tout d'abord abstraction de la personnalité assez peu reluisante de Georges Grappe et qui n'est ici qu'un prétexte.

Déserteur, est-ce une preuve formelle de courage ou, comme le prétend le grotesque commensal de Fiancelle, le collignon fat et outrecuidant de la P. J., une indubitable attestation d'ignominie et de déchéance ? Quel est le critérium ? Quels sont les plus magnanimes, de ceux que la crainte du serro-filo, bien plus que leur vaillantisme foudroyant, fait monter à l'assaut, ou de ceux qui ne veulent mentir aux convictions de toute une vie, se refusent à être les marionnettes toujours rossées du Grand Guignol militaire ? Qui départagera les avis ? Nous ne sommes pas assez mathématisés pour tran-

D. MOLNAR.

## CHARLES COLOMB

« Lyon, ce 14 juillet au matin, jour de gloire pour les exploités capitalistes, gouvernants et mercantis de toute envergure et acabit ! Politiciens, curés, putains et mastroquet ! jour de bassesse, de lâcheté, de beuveries et saouleries des esclaves, volontaires corvéables à merci ! »

C'est ainsi que la rage au cœur, un vieux et bon militant anarchiste, le camarade Charles Colomb commence une lettre d'adieu à un ami quelques heures avant de mettre fin à une vie de misère et de souffrances (il était devenu presque aveugle et ne pouvait de ce fait travailler).

Depuis une cinquantaine d'années, notre bon camarade Colomb prenait une part active au mouvement social, et au mouvement anarchiste en particulier ; d'un dévouement et d'une probité morale exemplaires, il paya largement de sa personne sa foi en l'avenir de notre idéal.

Soul et dénué de ressources, il s'en est allé volontairement, préférant la mort à la mendicité, à laquelle une société au bien-être et à l'enrichissement de laquelle il avait coopéré, durant soixante années, le condamnait désormais ! Il ne voulait pas non plus de l'aide de ses camarades anarchistes dont il connaissait les sentiments profonds de solidarité, pensant que les sommes ainsi employées n'auraient pu l'être pour la propagande.

Aussi, c'est avec au fond du cœur la haine accrue d'un ordre social qui engendre de semblables crimes, qu'une foule émue de camarades et d'amis accompagna à sa dernière demeure ce bon militant, dont la vie toute entière est un exemple de dévouement et de fidélité à son idéal.

Le Groupe anarchiste de Lyon.

## ATTENTION POUR L'ENTRAIDE ET LE LIBERTAIRE

Compagnons anarchistes et syndicalistes de la région parisienne, n'oubliez pas que c'est le 19 août qu'aura lieu à « l'île Fleury », à Bezons, la grande fête champêtre au bénéfice des emprisonnés et du LIBERTAIRE.

Il y aura de nombreuses attractions. Jeux de boules, courses, tombola, concert, etc., etc., nous comptons sur tous.



UNE VOIX DISCORDANTE DANS LE CHŒUR DES APOLOGISTES DE LA DICTATURE

## Ce que j'ai vu à Moscou

(Suite et fin)

Un détenu dans une cellule est à écrire, il est condamné pour abus de pouvoir comme adjoint au directeur des tabacs et est rédacteur du journal de la prison : *Notre Parole*.

Dans un sous-sol, il y a l'imprimerie et une salle de visite. Les docteurs y recherchent les antécédents et les tares héréditaires des prisonniers. Les détenus malades y restent quelques jours, et s'ils sont gravement atteints, sont hospitalisés au dehors. La majorité des cas de maladie est la tuberculose, tous les récidivistes en sont atteints ; aussi tous les détenus maintenant sont visités au dispensaire par quatre médecins.

Il y a une salle de spectacle qui se trouve dans l'ancienne église. Tous les dimanches, il y a un cinéma, suivi de théâtre, chants, danses, etc. Il y a une commission culturelle dont le secrétaire est un détenu condamné à 6 ans pour banditisme armé. Les détenus ont, paraît-il, le droit de lire ce qu'ils veulent, sauf bien entendu ce qui est censuré. A la bibliothèque, il y a des livres de Vitor Hugo, Molière, Max Nordau, Dostoïevsky, Tourgueniev, Tolstoï, Knut Hamsun et des œuvres classiques.

J'ai vu trois détenus politiques blancs : 1° un espion travaillant au compte de la Tchécoslovaquie, 8 ans de prison ; 2° un provocateur tchécoslovaque, 10 ans de prison ; 3° un espion polonais, 8 ans de prison. Ce sont les trois seuls que j'ai trouvés qui avaient un délit à caractère politique. C'est une chose à retenir, cet isolateur est une prison de droit commun et rien d'autre chose.

Tous les détenus qui veulent travailler, font huit heures par jour ; chaque journée de travail vaut 1 jour 1/2 de détention. Ils sortent une heure par jour en groupes.

Ils sont toujours enfermés dans les ateliers comme dans les cellules. Il n'y a pas d'interdiction de fumer ou de causer, les détenus peuvent se parler librement.

Les ateliers dans lesquels les détenus travaillent sont en grande partie dans les caves, c'est du tissage, beaucoup de tricotage pour jersey, pull-over, etc.

Les salaires sont de 50 % de ceux du dehors. Les détenus touchent 1/3 tout de suite, le reste est gardé comme pécule pour leur sortie.

Quand cette randonnée fut terminée, avant de sortir de la cour, je fis part à celui qui nous conduisit de mon étonnement de ne pas avoir vu de détenus politiques socialistes-révolutionnaires, mencheviques ou anarchistes. Il me répondit qu'il n'y en avait pas.

Une grande partie des cellules sont en réparation, blanchies et repeintes, mais le cube d'air y est insuffisant pour deux personnes qui y logent, la fenêtre faisant à peine 50 centimètres sur chaque face, d'une superficie de 6 mètres carrés environ. La literie n'est pas très propre, j'ai vu plusieurs détenus y faire sécher leur linge. Il y a certes l'électricité, un lavabo à eau courante dans chaque cellule, dans quelques-unes un poste de T.S.F., il n'en reste pas moins que la majorité des récidivistes sont tuberculeux, ce qui est dû au ciment qui est par terre en lieu et place du parquet et qui crée l'humidité.

D'autre part, le directeur des prisons russes a menti en disant qu'il y avait des détenus politiques à cette prison, dès lors que le gardien chef de la prison lui-même dit qu'il n'y en a pas, ou alors c'est ce dernier qui ne voulait pas nous les faire voir. Il a menti également en me disant que Boutirski est une prison préventive, puisque Axelrod y est depuis deux ans et demi, ou alors s'il est encore en prévention, qu'attend-on pour le juger ?

Enfin, je constate que cette prison est une prison de droit commun et que le gouvernement recherche peut-être chez ces bandits à relever leur niveau de mentalité, mais ceci pour mieux cacher ce qui se passe à Boutirski, à Soussal, à l'isolateur de Yaroslav, au quartier du Guépéou ou aux files Solovki.

Je conclus donc. Le régime pénitentiaire en Russie peut, comme dans tous les pays d'ailleurs, se diviser en deux parties, le régime de droit commun et le régime politique, mais à l'inverse des pays capitalistes, le régime politique n'est pas plus large et plus supportable que l'autre, c'est le régime de droit commun qui est le plus supportable, et de beaucoup.

D'ailleurs, peu importe au gouvernement bolchevick que vous soyez un bandit, pourvu que vous ne soyez pas un penseur ou un critique susceptible de travailler à montrer les tares sociales du régime établi en Russie, aussi les prisonniers de droit commun sont-ils avec le salaire de 50 % des ouvriers du dehors, avec leur nourriture suffisante, les distractions mais non la liberté, relativement heureux et augmentent-ils numériquement d'une façon continue et fantastique. C'est ainsi que pendant mon séjour en Russie, j'eus le loisir de me faire traduire un article de la revue *La Révolution par le Droit*, n° 4 de 1928, page 106, publiée par l'Académie Communiste et qui donne les effectifs des prisons du département de la Justice (dont ne dépendent pas les prisons du Guépéou).

Dans la seule république de la Russie, une des six républiques qui forment l'Union des Républiques socialistes soviétiques, il y avait :

1er janvier 1922.....	58.159 prisonniers
— 1923.....	61.301 —
— 1924.....	86.281 —
— 1925.....	98.620 —
— 1926.....	104.679 —
— 1927.....	113.589 —

Il y a là la preuve évidente que les procédés sont inefficaces pour diminuer le nombre des gens qui volent, tuent ou commettent des actes de droit commun, répréhensibles par la loi soviétique.

Pendant que les prisonniers de droit commun augmentent avec une telle rapidité, les prisonniers politiques augmentent également et avec une courbe plus ascen-

dante encore, surtout depuis que, ne se contentant pas d'enfermer seulement les non communistes, les oppositionnels sont à leur tour enfermés et exilés.

Mais surtout et pendant que je fus à Moscou, j'ai appris de source sûre qu'au Guépéou les autorités étaient à chercher les moyens de monter un complot contre les anarchistes. Ils veulent les incriminer dans un complot armé contre le régime des soviets.

D'autre part, dans toute la Russie nos camarades sont pourchassés et condamnés. A tout prix, les bolcheviks veulent se débarrasser des anarchistes. Qu'on se le tienne pour dit et que dans le monde entier s'élève la protestation nécessaire pour imposer l'amnistie aux gouvernements russes ; non pas une caricature, mais une amnistie large pour tous les détenus politiques. Et puisqu'on a l'habitude de nous traiter de menteurs et de contre-révolutionnaires, nous demandons, je redemande à mon tour qu'une commission d'enquête parte en Russie, mi-partisans, mi-adversaires du régime bolchevick, tous mandatés par leurs organisations syndicales, communistes et anarchistes ; qu'elle soit accompagnée de quatre traducteurs, deux officiels du Gouvernement russe et deux camarades exilés à l'étranger qui connaissent le français et le russe et qui, ayant vécu dans les prisons, ne pourraient être induits en erreur. Et nous nous conformerons ensuite aux conclusions d'une telle commission.

Mais au fait, comment se fait-il que les communistes n'aient pas encore mandaté leurs organisations pour obtenir que cette commission parte, c'est le moyen le plus sûr de nous confondre puisque nous menons, et d'autre part c'est également le moyen d'entraîner la campagne que nous menons, non pas contre la révolution russe comme nos adversaires le prétendent, mais pour obtenir l'amnistie, et nous ne cessons pas tant que nous n'aurons pas satisfaction.

Que tous les hommes de cœur se mettent à nos côtés, répondons aux insultes par une propagande incessante, et nous arracherons, et des gèbes bourgeois et des gèbes communistes, tous les révolutionnaires qui s'y trouvent, qu'ils s'appellent Doriot, Ducloux, Chapin, Chevet en France, qu'ils s'appellent Borghi en Amérique, Stefanoff en Roumanie, mais qu'ils appellent Varchavski, Pétrini, Axelrod, Trotski ou autres en Russie, nous voulons pour eux tous l'amnistie. Sur ce terrain comme sur d'autres, nous ne voulons pas en exclure l'U. R. S. S.

Redoublons d'efforts, c'est ce que demandent à grands cris tous les sincères révolutionnaires, et nous arracherons de la mort lente tous les ouvriers de la révolution qui dépréssent dans les prisons et les camps de concentration de tous les pays. Angers, le 15 mai 1928.

F. BONNAUD.

## EN PROVINCE

## LIMOGES

## Un exemple réconfortant

Il arrive parfois qu'un fait moins banal qu'il l'ordinaire vient secouer les scepticismes et les indifférences. C'est le cas qui nous occupe.

Sur trois syndicats de la chaussure de Limoges, un seul est vivant et actif ; c'est le syndicat autonome : combattif, batailleur, il est presque toujours en lutte pour résister à la rapacité patronale et défendre les intérêts divers des travailleurs de cette industrie.

Cela gêne beaucoup les exploitateurs et c'est pourquoi ils s'efforcent de se débarrasser des militants qui animent l'organisation autonome. Il y a trois semaines on tenta, à la maison Chneider, de débarrasser un camarade ; le motif, on ne veut pas de syndicalistes ou libertaires chez Schneider (encore un exploitateur qui veut la liberté pour lui seul).

Mais tel ne fut pas l'avis des camarades de cette maison qui, sauf deux renégats, cessèrent le travail.

Puis ce furent les péripéties habituelles des luttes ouvrières. La police se mit au service du patronat ; il y eut des intrigues, des provocations ; les flics molestèrent quelques copains et en arrêtèrent un qui faisait la chasse au renard.

Cette arrestation souleva l'indignation des militants ouvriers de la localité et provoqua une révolte justifiée. Le soir 500 camarades allèrent manifester devant la prison dont ils enfoncèrent la porte avec une barre de fer arrachée au champ de foire. Alors une première équipe de pandores fit son apparition, mais se tint en réserve à cause de l'attitude des manifestants, puis arriva le gros de la troupe : argousins, cognes et gardes publics. Le résultat c'est que le camarade incarcéré fut relâché le lendemain.

N'est-il pas vrai, camarades, que rien n'est comparable à l'action directe des travailleurs, et que la crainte est le commencement de la sagesse pour les exploitateurs et les oppresseurs.

Jean PEYROUX.

## Un peu de logique, s. v. p.

Encore un syndicat autonome qui rejoint la C. G. T., non pas la troisième mais celle de Jouxhaux. C'est Conrad qui nous le dit dans un article du « Travailleur de l'Alimentation », et il intitule son article « Vers l'Unité ».

Les considérants sont rigolos : « Nous avons formé le syndicat autonome à la suite d'obstacles, de violence, et à cause de la mainmise du syndicat communiste sur les syndicats. Nous rentrons à la C. G. T. en conservant notre foi, notre idéal au syndicalisme révolutionnaire ».

Le même canard j'y vois une réclamation symbolique.

Le syndicat d'Eure-et-Loire a tenu son banquet annuel mardi 15 mai, à Chartres, en présence de deux députés, du secrétaire général de la préfecture, de l'inspecteur du Travail, du secrétaire du syndicat patronal, de Halgrain, secrétaire de l'Union des Syndicats, et de Savoie, secrétaire inamovible de l'alimentation confédérée.

Conrad a raison d'affirmer que sa foi est épaisse et dure ; quant à son révolutionnarisme, s'il égale celui du sieur Savoie, je trouve qu'il est bougrement pâlot, et que les boulangers autonomes de la Seine jouent une véritable pantomime en suivant les élucubrations de Conrad.

J. P.

(En 4e page la suite de notre rubrique Province.)

## A PROPOS DU CONGRÈS

Je m'étais bien promis de ne pas intervenir dans ce débat. Mais vraiment, le « papier » signé par Janier dépasse un peu les « bornes ». Au moment où l'on parle d'unité anarchiste-communiste, il ne manquait plus qu'un article pareil pour retarder sa réalisation. N'étant pas visé directement je ne répondrai pas à toutes les contre-vérités que cet article contient. Mais vraiment Janier — *Le cas de la Vieille Ecole* — « cherre » un peu quand il laisse entendre que sans l'activité de la minorité — personnellement, je ne connais dans le mouvement anarchiste ni majorité ni minorité — la campagne anti-parlementaire et celle pour les Russes n'auraient pas eu lieu. Je ne sais pas ce que penseront les camarades des groupes — **QUI NE SONT PAS FANTOMES** — n'est-ce pas compagnons du 13e de Saint-Denis, de Bezons, etc., mais, ce que je sais moi : c'est qu'il faut être « culotté » pour écrire « l'histoire » de cette façon-là. Quand Janier — *de la vieille école* — parle de la majorité bolcheviste de l'U. A. C. R., comme paraît-il j'étais de cette majorité, je me permets de lui répondre que j'ai assez combattu les méthodes dictatoriales de tous les partis politiques pour ne pas être suspecté de tendresse à leur égard par un « vieux-jeune » comme lui et j'ajoute que je ne reçois pas de « leçons d'anarchie » de la part du premier venu.

J'en fais appel à mon ami Lecoin, nous en avons tellement vu dans le mouvement anarchiste depuis une vingtaine d'années de ces « redresseurs de torts », ou « donneurs de conseils » que pour ma part j'en suis blasé.

On arrive dans le mouvement ; on veut « tout bouffer », puis deux, trois ou quatre ans après, au maximum, plus personne ! On s'éclipse. On donne des raisons, ou on n'en donne pas. Puis après tout, ce ne sont pas les motifs d'abandon qui manquent, d'abord, quand on n'en trouve pas on en fabrique. L'un déclare : « On étouffe dans cette organisation centralisée. On endure comme certain « poète à la gomme » qui après s'être servi du *Libertaire* pour faire connaître son nom, on critique seulement ses anciens camarades.

Quand on donne un coup d'œil en arrière que l'on voit le chemin parcouru... que l'on songe un peu aux coups reçus et aux misères de toutes sortes supportées pour nos chères idées ; que l'on a pas cherché à bénéficier de la propagande, mais qu'on a contraint on lui donne — et on lui donne encore — toute son activité, je me demande vraiment si l'on peut rester impassible devant les critiques injustes de certains.

Si au lieu d'avoir l'idée « dans la peau » c'était comme chez beaucoup « à la surface », il y a bien longtemps que nous aurions pris le chemin de la « tour d'ivoire ».

Je ne serai pas au congrès d'Amiens, — ni même à ceux qui suivront — mais contrairement à Janier, je n'écarterai rien qui puisse nuire à l'unité des anarchistes-communistes que nos camarades veulent réaliser.

PIERRE LE MEILLOUR.

## En marge de l'Unité

A la veille du congrès, les divergences s'accroissent, se précisent. Les diverses tendances, qui se sont manifestées au lendemain du premier congrès, font de grands efforts pour faire prévaloir leur point de vue. Chacune déclare que sa méthode est la plus apte à donner au mouvement anarchiste révolutionnaire la vie, l'activité, la puissance qui lui manque.

De ce fait, les travaux du prochain congrès s'annoncent laborieux, surtout que les fractions — qui y vont avec l'idée bien arrêtée de s'attaquer aux décisions du congrès de Paris et de cloquer au pilori (mais oui !) ses derniers défenseurs — ne vont pas manquer de prendre, et cela impunément, le masque avantageux de sauveurs !

Au nom de la sacro-sainte tolérance, on essaiera de rouvrir la porte à de vagues éléments ou individus dénaturés qui défendent le droit de l'anarchisme. On finira par un vote de principe disant une fois de plus à nos adversaires que la meilleure force de l'anarchisme est, par excellence, la vague de certains de ses principes, l'incohérence de son mouvement social.

A moins que — ce qui apparaît plus vraisemblable — ce congrès, comme tant d'autres, se soit ni « glorieux » ni « fécond » ! Comme disent ses partisans, et se contentent plus modestement de passer sans laisser de trace dans le mouvement anarchiste communiste. Souhaitons-le, car c'est là le moindre mal qu'il pourrait nous faire.

Pour nous, partisans d'une organisation à bases nouvelles, telle que le dernier congrès en a fait l'ébauche, telle que l'expérience du passé nous la fait entrevoir, point n'est besoin de dire la force de notre attachement aux décisions du congrès de Paris, qui marquent à nos yeux un grand pas en avant dans la voie de l'organisation.

Si l'on examine les arguments des partisans de l'« embrassade générale » et même ceux des défenseurs de l'« unité », on est frappé du paradoxe qui s'en dégage.

En effet — et l'article du candide Celton en atteste — après avoir combattu toute tentative d'organisation réellement pratique, ils concluent invariablement en exaltant le rôle historique de l'anarchisme ; sa future œuvre révolutionnaire ; le bon combat contre les forces coercitives de l'Etat... etc. Alors qu'ils savent bien que dans la situation présente, et ce sera encore pire avec leur genre d'organisation, nous ne pouvons rien, manquant d'influence auprès de la masse, le bon combat se résume à des interminables pèches, dans les réunions de groupe qui ne sont pas toujours régulièrement suivies même par les adhérents.

Promettre et ne pouvoir tenir ; déclarer sans sourcil que nous ferons ceci ou cela en telle circonstance ; parler aux ouvriers de notre révolution et de notre lutte sociale de chaque jour, de nos moyens révolutionnaires, etc., nous apparaît être, sans œuvre énergiquement en sens, de la pure démagogie.

D'autre part, on nous dit : « Si cela va mal, la faute en incombe aux « statuts » qui, pourtant, nous les jeunes, nous nous en sentons les pères ! eux dont le seul tort fut de rester sur le papier.

Incriminer les « statuts » est chose facile, cela apparaît même singulier de la part de certains militants, car il nous semble que les uns et les autres, nous n'avons le moindre doute sur l'origine et la durée du marasme dans lequel nous nous débattons. Il est nécessaire de le dire, et personne ne peut soutenir le contraire — pas même Mualdès — ce malaise malencontreux est bien antérieur au dernier congrès. Nombre de camarades, qui aujourd'hui, chantent les « bienfaits » pour le moins utopiques de l'unité, étaient hier les plus alarmés devant la gravité de la situation. Il fallait, disait-on, que cela finisse ; il devenait urgent de prendre des mesures définitives.

Tous les militants étaient unanimes pour désirer un renforcement de l'organisation. Chacun disait ou écrivait son point de vue, et aujourd'hui, si l'on examine la collection du « Libertaire » de ces deux derniers congrès, on reste médusé devant certains articles, et surtout devant leur signature. Un grand nombre préconisait jusqu'à un parti anarchiste.

Un camarade qui, depuis, a « évolué », ne proclamait-il pas la nécessité d'une milice anarchiste.

En général, l'état d'esprit dominant était pour une organisation nouvelle, basée sur des groupes d'idéologie et d'action unifiées et sur la responsabilité individuelle et collective de ses membres.

On comprend dès lors que l'adoption des statuts ait été votée à une grande majorité, mais que l'on comprend moins, c'est l'indignation qu'ils ont soulevée. A moins d'attribuer l'opinion que les délégués au congrès ont agi avec une insouciance légère et une méconnaissance par trop excessive des besoins du mouvement anarchiste communiste, on reste confondu devant les résultats du remède si unanimement et chaleureusement loué.

Surtout que dans l'esprit des promoteurs et défenseurs de la nouvelle méthode organisationnelle, il n'y avait là rien de définitif. La charte nouvelle demandait à être approfondie et perfectionnée avec la collaboration de tous. Ce qui importait le plus, c'était que le congrès manifestât la volonté de voir le mouvement anarchiste s'engager définitivement dans la voie de l'organisation de plus en plus sérieuse.

Dans ces conditions, on comprend mal le flottement de certains groupes. On est en droit de se demander, surpris devant la vague de confusion qui a déferlé parmi eux depuis le congrès. Regrettons le manque de clairvoyance et de perspicacité dont ils ont fait preuve en l'occurrence et recherchons s'il n'y a pas d'autres causes dans l'échec plus apparent que réel du dernier congrès.

De plus, la position de camarades très connus et influents a fait naître bien des hésitations. A cela si on ajoute ce que d'aucuns appellent plaisamment « un isolement forcé », et qui ont cru voir dans les décisions prises une « erreur doctrinale » ! on aura une idée assez juste du nouveau malaise né du congrès qui n'a pu se développer que grâce à l'inertie, au silence injustifié des organismes qualifiés, silence qui, admettons-le, a pu passer aux yeux de certains camarades pour de l'hésitation ou même du regret.

Dans ces conditions, ce que l'on nous présente comme l'expérience déplorabile d'une tentative d'organisation, n'apparaît n'être en réalité que le fruit de l'incompréhension qui, nous en formons ardemment le vœu, sera après explication fortement atténuée dans ses conséquences.

On reconnaît après cela l'impossibilité de toute tentative de mouvement d'unité, mouvement anarchiste communiste, mission qui avait été donnée par le congrès à la C. A. On reconnaît non moins volontiers l'impuissance des camarades qui n'avaient que leur bonne volonté. On admettra aussi facilement que c'est peu, beaucoup trop peu, sans la volonté et l'aide des autres, de tous.

Enfin on sera obligé d'admettre que personne, aucun groupe ou aucune fraction, ne peut justement et impunément nous faire grief, à nous que l'on qualifie de « majoritaires », de notre attitude et de notre action.

A l'heure même où quelques camarades étaient leur joie — il n'y a vraiment pas de quoi — de voir « l'effondrement lamentable » ! c'est le terme employé, d'une « expérience malheureuse » ! Au moment même où ils s'évertuent à nous montrer les résultats de notre « incohérence » et de nos prétentions exagérées « à parer quel « vertueux » réquisitoire à nous faire comprendre la meilleure conduite à suivre ; ils sont bien mal qualifiés pour revenir « comme avant » lire « bonne marche » au lendemain du congrès d'Orléans.

Nous affirmons que loin de mettre au « magasin des accessoires » des articles aussi « inopérants que numérotés » — à qui la faute ? — nous affirmons au contraire qu'il faut les appliquer puisque dans la faible mesure où ils ont été mis en application dans certains groupes ils ont donné de bons résultats.

A cela que peuvent répondre ceux qui attaquent les statuts et leurs défenseurs, qu'ils s'obstinent à appeler la fraction « majoritaire » et à leur décerner nombre d'épithètes plus ou moins énigmatiques, avec une prodigalité sans exemple.

A cette question comme à bien d'autres ils ne peuvent répondre et pour cause.

Ne tenant aucun compte des enseignements du passé, de la réalité et des tâches du présent, et encore moins des devoirs de demain, ils ne voient dans l'anarchisme qu'une belle philosophie.

Pour nous, ouvriers anarchistes, qui, chaque jour, goûtons au travail à la chaîne et autres « bienfaits » de la rationalisation capitaliste, nous comprenons trop bien la vanité et l'inutilité des palabres interminables et stériles, des savantes dissertations, des futilités discussions sur les sujets les plus fantaisistes.

Certes, nous ne sommes pas les ennemis de la science, nous ne méconnaissons pas le rôle de l'éducation. Nous estimons seulement que certaines conférences et causeries ne sont remarquables, au point de vue social, que par leur parfaite inutilité. Il est évident que dans une société libertaire ce serait là un délice passe-temps, un précieux délassement. Mais n'oublions pas que nous sommes encore en société capitaliste et qu'avant tout nous devons être des révolutionnaires, des pionniers de l'anarchisme. Tout le reste ne nous apparaît que secondaire. Combien sous le harnais de la servitude, nous entendons garder tout notre temps, toutes nos forces, toute notre intelligence à mener le bon combat révolutionnaire.

C'est comme cela que nous comprenons l'anarchisme !

Il nous paraît impossible qu'un anarchiste communiste puisse tenir un autre langage et agir autrement.

Si nous voulons renforcer notre mouvement, il nous faut développer notre propagande, créer des noyaux de sympathisants dans les usines, les chantiers, etc., partout où la classe ouvrière se trouve réunie, exploitée. Combattre avec énergie l'influence des partis politiques et plus particulièrement celle des bolcheviks, de beaucoup la plus dangereuse étant la plus démagogique. Aller porter la parole anarchiste dans les réunions publiques de ce parti et dénoncer les tromperies, les trahisseries, le cabotinage des chefs bolcheviks.

Et pour cela il nous suffirait d'un peu de dévouement, d'esprit de suite et de ténacité. Nous, les jeunes, nous nous en sentons les pères. Mais est-ce trop demander à notre mouvement si anémié, à nos groupes désespérés, à

nos militants débordés. Nous ne le croyons pas, à condition toutefois de mettre de l'ordre dans notre maison, de nous débarrasser de certains éléments parasitaires. C'est absolument indispensable et c'est justement cela qui fait nos divisions actuelles.

Nous ne voulons pas finir par des paroles amères, mais encore une fois nous disons : attention au naufrage ! Le prochain congrès s'apercevra-t-il du danger ? Nous en doutons.

Espérons quand même que les délégués comprendront que le temps des attermoiements est passé ; les nécessités de l'heure exigent une action collective, vigoureuse, raisonnée, coordonnée dans toutes les phases de la lutte sociale. Le temps n'est plus où la valeur individuelle pouvait dans une certaine mesure suppléer au nombre.

Il faudra au lendemain de ce congrès mener une campagne de recrutement qui, à tous points de vue, ne peut nous faire que du bien et nous être salutaire.

Nous en avons un grand besoin pour continuer la lutte, si meurtrière pour la foi révolutionnaire.

Euvrons donc tous pour rendre actif, vivant, puissant le mouvement anarchiste communiste et grandir autour de lui le cercle des sympathies si précieuses et combien encourageantes.

Nous, les partisans irréductibles de l'organisation nouvelle, nous les « sectaires », les « autoritaires », etc., nous déclarons que, pour une fois, nous nous inspirons pas d'un passé, celui-là récent, nous collaborerons, même si notre point de vue est abandonné au congrès, avec tous les camarades, sans exception, qui voudront mener la lutte sociale, être des révolutionnaires d'abord. C'est le meilleur moyen d'agir en anarchiste.

Jean RIBETRON.

## UN POINT DE VUE

Anarchistes, nous ne sommes pas des hommes comme tous les autres hommes ; si nous subissons, nous n'acceptons pas, ce que tous les régimes actuels établis nous imposent, et c'est pourquoi je dis : les anarchistes doivent sérieusement s'organiser, mais ils ne peuvent reconnaître, à aucun homme, le droit de les organiser. Comment avoir confiance en des camarades qui sont dans une organisation, parce qu'on les aura encadrés, qu'il faut constamment tenir en bride. Que s'il ne manque pas les réunions, c'est parce qu'on l'engueule. Qui les lâche en suivant les autres, mais encore le moins possible. Non ! celui-là ne peut pas et ne sera jamais un camarade. Le vrai copain est celui qui pense et vit constamment pour son groupe ; qui ne marchande pas sa coïssation ; qui toujours est prêt à donner encore plus ; sa vie et son argent à la propagande ; celui qui, en somme, a les idées libertaires dans le sang. Celui-là, appelez-le toujours, il répondra : présent. Il est donc organisé, puisqu'il se trouve toujours au premier rang lorsque la propagande l'exige.

Ceci donc pour le camarade solidement imbu de l'anarchie et c'est à celui-là qu'incombe la suite : la propagande le regarde. C'est à lui de faire de nouveaux camarades ; il faut que les jeunes trouvent chez celui qui leur expose les idées anarchistes, un camarade exempt de tout reproche. Je sais que nous avons tous nos défauts, et que la vie doit être vécue. Mais il y a tout de même une manière de la vivre anarchiquement, ce qui oblige le nouveau camarade à dire oui, le vieux copain à raison ; il a su se débarrasser de tous les préjugés qui empêchent la vie d'être belle et heureuse.

Je passe de suite à la proposition de Congrès ; oui, un Congrès est nécessaire. Vieux militant habitué au Congrès, je resterai toute ma vie sur l'impression du Congrès tenu à Levallois en 1922. Je fais appel aux camarades présents à ces journées. Pour nous, camarades de province (loin des bruits de la foule, nous étions retournés chez nous avec la certitude que le mouvement avait beaucoup gagné à ce Congrès, où la discussion fut courtoise, les délégués nombreux et d'où le journal est sorti plus vivant que jamais. C'est ce qui me le fait donner en exemple.

La ville d'Amiens désignée pour ce Congrès, ne paraît pas contenir les camarades du Midi qui, de par son éloignement, se trouvent matériellement dans l'impossibilité de s'y rendre et, en conséquence, se trouvent éliminés. Une ville du Centre aurait été beaucoup plus pratique.

Le journal le « Libertaire » : « Nous pensons qu'à Paris, il est beaucoup plus facile de faire un journal qu'en n'importe quelle ville de province et que ce serait lui faire du mal que de le transporter ailleurs.

Je conclurai en demandant aux camarades de Paris qui vont passer quinze jours ou trois semaines dans une ville de province, d'éviter d'y démolir les groupes qui existent.

Pour l'anarchie toujours plus belle, unissez-vous tous, camarades, et notre organisation sera toute faite, puisque notre seul but à atteindre dépendra de ce que nous aurons chacun dans le ventre.

REYNAUD

Nous rappelons que les articles publiés sous cette rubrique n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

N. D. L. R.

Mercredi 8 août, à 20 h. 30 à la Bellevilloise, 23, rue Boyer (métro Martin-Nadaud), une

## GRANDE FÊTE DE SOLIDARITE

au bénéfice des parents de Claudine Boria, avec le concours de :

Jeanne Muguet, Noël Villard, Jehan de Montcelle, Louis Loréal, le même Brunt, Tozini, Jean Vallauris, Grenot Gabriel, Branolé, Simon Mèrope, Pascal Musine, André Gire, des Carrets Montmartrois ; Maurice Hallé, de la Vache enragée ; Henri Valbel, de la Comédie-Française ; Claude Bédria, des concerts parisiens ; Hamel, Pascalle, du Petit Casino ; Missa, de l'Empire ; Jean Bastia, des Deux Anes ; Ch. d'Avray, chansonnier ; Fréhel, de l'Olympia ; Bach, des Folies-Bergères ; Dania, chanteuse réaliste, et de divers artistes mis à disposition par la direction de l'Olympia.

Le piano, prêté gracieusement par la Maison Pruvost, bd de Strasbourg, sera tenu par le compositeur J. Dorin.

Une allocation sera faite par Henri Jeanson sur Claudine Boria.

Prix des places : 5 fr.



## LA VIE DE L'UNION

U. A. C. R. — Mardi 7 août, à 20 h. 30, réunion de la C.A. au local habituel.

Les groupes de l'U.A.C.R. sont invités à régler le plus tôt possible leurs cotisations mensuelles et annuelles.

## AUX GROUPES

Comme suite à la convocation de la première page les groupes pourront assister à assister comme auditeurs au Congrès d'Amiens les militants qui, quoique n'adhérant pas à notre mouvement, militent dans les organisations sœurs.

En ce cas, ils doivent leur donner une invitation signée par le groupe.

## LIBRAIRIE INTERNATIONALE

Pour cause d'inventaire, la Librairie Internationale sera fermée samedi 4 et dimanche 5 août.

Tous les administrateurs sont priés d'être présents.

## PARIS-BANLIEUE

Fédération parisienne, samedi 4 août, à 20 h. 30, réunion du comité d'initiative. L'importance des questions à l'ordre du jour nécessite la présence de tous les délégués de groupes. Rapport financier.

3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 13<sup>e</sup>, 14<sup>e</sup>. — Mardi prochain réunion 16, rue de l'Arbalète, à 20 h. 30. Compte rendu de la fête. Dispositions à prendre pour commémorer l'assassinat de Sacco et Vanzetti. Tous présents !

Groupe du 15<sup>e</sup> réunion vendredi 3 août, à 20 h. 30, rue Mademoiselle. Tous les adhérents à l'U. A. C. au congrès d'Orléans, sont cordialement invités.

Groupe de Saint-Denis, réunion vendredi 3 août, à 20 h. 30, Bourse du Travail, 4, rue Suger.

Groupe Régional de Bezons. — Ce soir jeudi 2 août à 20 h. 30, salle de l'ancienne mairie à Bezons. Que tous soient présents ; disposition pour la fête du 19. — Le Groupe régional.

Groupe anarchiste régional de Villeneuve-Saint-Georges. — Samedi 4 août, à 20 h. 30, salle du Pont-de-Fer, rue du Pont, à Villeneuve-Saint-Georges, réunion du groupe. Ordre du jour : le Congrès.

Livry-Gargan. — Réunion du groupe le samedi 4 août à 21 heures, au 9 de la rue de Meaux.

Compte rendu de l'assemblée générale de la Fédération Parisienne.

Discussion sur le Congrès d'Amiens.

## Chez les Terrassiers

## DROLE DE FAÇON DE COMPRENDRE L'UNITÉ

Nos farouches adversaires de tendances empirent toujours envers nos camarades confédérés les mêmes procédés d'insulte et de dénigrement au début de 1925, suite à la scission de notre Syndicat et continuent à classer injustement sur les chantiers, les camarades qui ne veulent pas changer leur carte pour adhérer à la C. G. T. U.

Quand les moutonniers parlent d'unité, ce n'est certainement pas de cette façon qu'elle pourra se réaliser.

Les chefs de cette centrale ne font au contraire qu'accentuer les haines de tendances entre les travailleurs qui devraient être unis pour défendre la même cause.

Réfléchissez qu'il est inadmissible que les mêmes individus qui luttent pour le même intérêt en essayant d'assurer leur bien-être, s'entre-tuent pendant qu'il y a d'atroces besognes à faire contre les briseurs de grève qui, eux, marchent de pair avec le patronat.

Que nos camarades d'en face comprennent et n'écourent plus les bonnes qui sont à la tête de leurs organisations qui font commettre ces actes de lâcheté et qu'ils fassent cesser cette lutte fratricide engagée depuis trois longues années contre leurs semblables.

Quand tous les travailleurs auront compris qu'il ne faut pas mêler la politique avec le syndicalisme, la réalisation de l'unité entre tous les travailleurs s'accomplira.

Le secrétaire : Plessix.

Réunion de la Commission de Contrôle le dimanche 3 août 1928, à 9 heures du matin, au siège. Bourse du travail, 3, rue du Château, Paris (10<sup>e</sup>).

Le secrétaire : Plessix.

## TRIBUNE FEDERALE DU BATIMENT

## TRISTE EPOQUE. — TRISTES GENS

Il y a quelques jours, dans un journal du soir, nous pouvions lire, dans la rubrique des « Faits divers » qu'un malheureux terrassier avait, pendant son travail, été électrocuté.

Dans la colonne à côté, à même hauteur, nous pouvions lire en caractère gras qu'un entrepreneur cherchait un commanditaire avec 150.000 francs.

Ainsi, 8 lignes pour le malheureux terrassier tué dans son travail ; presque tout un article pour l'exploiteur, le marchand cherchant des capitaux.

Nous ne citerons pas le journal, ne voulant pas — mais pas du tout — lui faire la moindre réclame. Cependant, une moralité à tirer de ces faits s'impose.

Ce journal a le culot ou plutôt le cynisme de s'intituler de gauche et de défendre... les ouvriers et comme l'argent appelle l'argent et, comme tous les journaux bourgeois, il sait monnayer, au prix fort, bien entendu, l'hospitalité de ses colonnes.

Au lieu du malheureux travailleur, s'il se fait agi de Paul-Boncour ou d'un autre arriviste politicien, tout un article dythirambique n'eût pas suffi à célébrer et louer le défunt.

Ainsi, qu'est-ce donc la vie d'un homme pour ces gens habitués à vivre à tous les râteliers ? et le malheureux eût très bien pu être la victime de l'exploiteur aux 150 billets.

En cette époque, qui devrait être toute de progrès, où la science devrait servir à tous les humains, aux producteurs en particulier, en cette triste époque, disons-nous, la science et le progrès ne servent qu'à quelques-uns pour s'enrichir encore davantage au détriment de ceux qu'ils continuent à exploiter.

Pour cent sous de l'heure, peut-être pour moins, un pauvre bougre père de famille risque chaque jour son existence, et toute la bourgeoisie, l'ignoble bourgeoisie, trouve cela très naturel.

Il en sera ainsi, tant que les gueux ne réagiront pas contre tous ceux qui, au lieu de les aiguiller vers leur véritable affranchissement, les dirigent dans des sentiers tortueux. Il ne se passe de semaine, voir de jour, où

## PROVINCE

Groupe de Lille. — Les camarades sympathisants et lecteurs du « Libéraire » sont invités à assister à nos réunions qui ont lieu tous les samedis, 142, rue de Wazemmes. Allons, camarades, un bon mouvement, des tâches urgentes nous sollicitent, soyez nombreux à nos prochaines réunions.

Groupe d'Etudes sociales d'Orléans. — Le groupe se réunit chaque semaine. S'adresser à René Colin, 31, rue des Murlins. Appel aux sympathisants du « Libéraire ».

Groupe de Bordeaux. — Réunion le samedi soir au bar de la Bourse, 38, rue Lalande.

Groupe de Toulouse. — Les camarades et sympathisants sont priés d'assister nombreux aux réunions du groupe qui ont toujours lieu le samedi chez Tricheux, 16, rue du Peyrou. Face aux événements qui se précipitent gros de conséquences désastreuses, serons nos rangs afin d'offrir un front compact qui résistera à la réaction fasciste qui se prépare.

Région Rouennaise. — Un appel est fait aux camarades anarchistes sympathisants et lecteurs du « Libéraire » pour qu'ils assistent à nos réunions hebdomadaires.

Groupe Régional de Rouen. — Tous les camarades partisans d'accepter un plan de travail positif et décidés d'agir avec complet désintéressement, sont invités à assister à la réunion extraordinaire qui aura lieu le dimanche 29 juillet, à 14 h. 30 précises, à la Permanence du Comité de Défense Sociale, 1, rue Pavée, à Rouen-St-Sever.

Ordre du jour : action locale, régionale et interrégionale ; Cercles d'études sociales ; Comités de défense et d'entraide ; Comités révolutionnaires ; Syndicats ; Coopératives de production et de consommation ; Congrès d'Amiens du 15 août ; Délégués pour le Congrès.

Vu l'importance de l'ordre du jour, les camarades doivent être tous présents.

Les camarades de Louviers, Port-St-Ouen et Pont-de-l'Arche devront envoyer une délégation.

Pour le groupe : Lenoir.

Rouen, Rive Droite. — 58, rue Saint-Vivien, dimanche, de 10 à 11 h. 30.

Rive Gauche et Petit Quevilly. — 70 bis, avenue Jean-Jaurès (coin de la rue de la République, Petit Quevilly, dimanche, de 10 à 11 h. 30.

Sotteville. — Maison du Peuple, salle 3, tous les samedis de 17 h. 30 à 19 heures. Pour tous renseignements, écrire au camarade Henry, Maison du Peuple, à Sotteville-Rouen.

« Le Libéraire » est en vente tous les samedis après-midi sur la voie publique, près du pont de Pierre.

en deux ou trois lignes, les journaux, même ceux dits de gauche, ne relatent un accident terrible, où quelques-uns des nôtres y ont laissé leur peau.

Les gars du bâtiment paient par là un lourd tribut à la science et au progrès et autrefois les syndicats intéressés pénétraient d'autorité sur les chantiers où s'étaient produits des accidents mortels ; les patrons n'avaient pas la loi. Aujourd'hui, divisés qu'ils sont par des politiciens de bas étage et de mauvais aloi, et aussi par des gens dont l'unique préoccupation est de franchir les cabinets ministériels, les travailleurs du bâtiment ne peuvent rien, même pour leur propre sécurité.

C'est tellement vrai qu'il y a quelques mois les tristes gens à la remorque d'un parti et pour récolter quelques adhésions, n'ont pas craint d'exploiter un cadavre. C'était à Roumainville.

Nous répétons donc que parmi les revendications les plus importantes que nous voulons voir aboutir, figure les délégués à la sécurité.

Cela a une importance autre que les assurances pour les morts et les vacances payées. Quand les gars du bâtiment comprendront à nouveau que, seul, le syndicalisme révolutionnaire est susceptible de faire de l'action directe, ils ne se feront plus tuer en travaillant pour des salaires de famine, comme cent sous de l'heure.

Aux sabotages patronaux qui menacent les existences humaines, comme à Ivry et Roumainville, répondons par la volonté d'arracher de par nous et non par un quelconque Tardieu.

Il faut que la confiance mutuelle revienne ; il faut que la confiance revienne aussi aux organismes qui n'ont jamais, ni de près ni de loin, fait de basse politique.

Lorsque les écoles d'Aguilas seront nettoyées, que la lépre politique-réformiste sera disparue, peut-être alors et seulement nous serons capables d'imposer aux exploiters nos volontés, et c'est cela qui doit compter et c'est cela qui fait partie de notre programme.

La 13<sup>e</sup> Région Fédérale Réunion de la Commission exécutive mercredi 8 août 1928, local habituel (4<sup>e</sup> étage) B. du T.

## EN PROVINCE

(Suite de la 3<sup>e</sup> page)

## SAINT-ETIENNE

A propos du Congrès. — Nous avons reçu d'un groupe de Biarritz anarcho-fédéral-syndicaliste, un long exposé, comprenant cinq chapitres, dans lesquels nous y relevons beaucoup d'enseignements intéressants. Partisans de l'organisation, nous avons accepté cette initiative, pour bien démontrer la largeur de vue que doivent avoir les anarchistes. Une liste de groupes y est établie pour permettre l'envoi à chacun d'eux.

Dans notre réunion de jeudi dernier, nous en avons pris connaissance et le nécessaire a été fait pour la transmettre au groupe de Lyon, comme nous l'indiqué.

Nous croyons utile que le « Libéraire » insère le chapitre VI, qui est, pour ainsi dire, la base de l'exposé.

Nous le faisons parvenir, heureux de pouvoir encourager toutes les initiatives, quand bien même les idées émises ne seraient pas toutes de notre conception. Ce n'est que par la discussion courtoise que l'idéal anarchiste pourra faire des progrès.

Chapitre VI. — a) Tous les fédéralistes admettent que le syndicat sera la base de la cité de demain, il est logique d'exiger de tout fédéraliste qu'il réalise « avant » — pour le développement de ses aptitudes sociales — ce qu'il prétend vouloir réaliser « après », c'est-à-dire son affiliation au travail organisé, au syndicat, à l'union locale. La carte syndicale devient la formalité indispensable à l'affiliation à l'Union des Groupements anarcho-fédéral-syndicalistes.

b) Une carte de l'U. G. A. F. S. du même format que la carte syndicale et portant douze cases prêtes à recevoir les timbres est remise à chaque adhérent.

c) Nous considérons que les syndicats anarchistes ont montré leur impuissance. Ils sélectionnent les meilleurs révolutionnaires, les éloignent de l'action prolétarienne qui se livre dans la C. G. T. U. et la C. G. T. U. La place des fédéralistes se trouve dans ces deux organisations, qui offrent les meilleurs terrains de

propagande, et dans notre union, pour y coordonner leurs efforts.

d) La faiblesse de toutes les œuvres anarchistes fut de ne jamais prévoir les ressources qui permettent des actions certaines. L'affiliation à l'U. G. A. F. S. entraîne une cotisation mensuelle « minimum » de 5 fr. Les groupements anarchistes n'ont jamais pu faire œuvre durable pour la satisfaction d'un préjugé qui anéantit toute organisation : l'apport libre, avec sa conséquence du budget imprévisible.

e) Chaque groupement local s'organise selon son tempérament, après avoir, toutefois, satisfait aux conditions fédérales. Tous les groupements locaux sont reliés entre eux par des unions régionales. L'union régionale est composée des délégués des groupes locaux à ses congrès (2 par an). Chaque groupement local, à tour de rôle, en assure l'administration. L'union régionale exerce à son tour de rôle la responsabilité de l'union et des services qui en découlent : journaux, revues, encyclopédie, brochures, livres, propagande, œuvres anarchistes. De cette façon se réalise au maximum la décentralisation administrative et l'abus devient presque impossible.

f) L'U. G. A. F. S. se propose de lutter dans le syndicalisme contre toutes les tendances centralistes et de collaboration de classe. D'y poursuivre une propagande méthodique et concertée en faveur des thèses fédéralistes. L'union, ralliant tous les anarchistes et sympathisants « organisationnistes », étudie, modifie ses méthodes, organise son action en renforçant son unité de pensée, à l'issue de ses congrès, par des conclusions prises à la majorité pour des buts déterminés. Abandonner des décisions à des synthèses au pas tit bœuf, qui seront imposées par les plus habiles ou les plus violents, c'est briser toute organisation. Libre discussion dans l'organisation, unanimité si possible, mais « unité de méthode dans l'action ».

g) L'U. G. A. F. S. organise sa propagande parmi les masses inorganisées en s'attachant à la lutte contre les préjugés religieux, parlementaires, autoritaires ; contre le mariage, le capital, le militarisme, le patriotisme, en agissant par la voie et la brochure la conception anarcho-fédéraliste de construction sociale.

h) Tout adhérent suspect est contrôlé par son groupe. Exclu, il peut en appeler aux congrès.

i) L'union prélève sur les versements effectués par les groupes un pourcentage à déterminer pour l'organisation. Un fond de solidarité peut être constitué, de faire face instantanément aux besoins des victimes. Elle organise des maisons de repos à la mer, à la montagne, des orphelins, des maisons de retraites.

j) L'union ne peut prendre aucune décision en dehors des indications données par les congrès, sans avoir, au préalable, provoqué un référendum par la voie et la brochure la conception anarcho-fédéraliste de construction sociale.

k) L'union combat toutes les permanences locales, régionales, nationales, internationales. Pour le mandat provisoire toujours. Secrétaires et correspondants ne peuvent être salariés. Seuls recevront un salaire les employés aux écritures.

l) Le journal de l'Union comprendra : 1<sup>o</sup> Une page d'action sociale et propagande ; 2<sup>o</sup> Une page de libre discussion et documentation ; 3<sup>o</sup> Une page syndicale, organisations ; 4<sup>o</sup> Une page solidarité et littéraire.

Comme l'on vient de le lire, les camarades de Biarritz sont unanimes à concevoir que l'on peut rien faire avec rien. Qu'il est temps de mettre quelque chose debout. Donc à l'œuvre et que du prochain congrès on puisse voir adopter une méthode d'action pouvant être mise en pratique immédiatement.

E. Soullier.

P.-S. — Souscription. — Nous sommes heureux de pouvoir constater par la pratique, combien les camarades et sympathisants ont le cœur sur la main en matière d'entraide, quand cette dernière est sérieuse, franche ; que ceux qui en sont les « responsables » inspirent confiance. Voici la deuxième liste : Saint-Etienne, 10 fr. ; 10 fr. ; 10 fr. ; Paris, 50 fr. ; Nevers 5 fr. ; Alger 100 fr. ; Thiers 40 francs. Total général : 230+332=562 francs.

Saint-Chamond. — Les camarades de Saint-Chamond sont invités à donner des nouvelles de la vente du « Libéraire ». Ecrire à E. Soullier, 4, rue Georges-Dupré, Saint-Etienne. Un peu d'organisation ne nuit pas à la propagande.

## TOULON

## Tartuffes

Quittant le studio que l'air toride transforme en étuve, un artiste voulut faire poser son modèle nu dans le jardin.

Ce dernier, enserré de murs et planté d'arbres de diverses essences, des fleurs saignent sur la verdure. Seules, les exhalaisons salines de la mer arrivent sur le balcon chaud du vent.

Chaque jour, avant que la lumière ne se marie aux ombres et que le soir n'élabore de brasse et de lilas le petit cottage, le peintre, tout à son art, faisait revivre sur la toile les contours divins et la peau lactée du modèle qu'aurait une folle toison d'or.

Leur quiétude fut de courte durée.

Quelle nouvelle Otero, à la vue de cette chair et de cet or qu'une lumière adoucie faisait resplendir au souvenir peut-être de stupres infâmes du haut de quelque chambre de bonne, s'ingénia à rechercher le scandale.

Un commissaire averti, de visu, vint s'enquérir du délit, le peintre et son modèle furent inculpés d'adultère à l'égard de la pudeur.

Pourtant il est coutume d'aller si peu vêtus que possible, hommes ou femmes, sur les plages, on étale des charmes plus ou moins décapités, plus ou moins replétés, qui sont de véritables attentats à la Beauté et à l'Art, mais on passe outre.

Dans une salle de la ville on « passe » la revue des Reves, on exhibe devant des centaines de personnes ou d'enfants, des « petits paquets » autrement animés et frétillements que ceux d'un modèle, mais ici il n'y a pas attendu à la pudeur, car cela se passe en public. Mais il y a défilé de se dévêtir chez soi.

Tartuffes ! Tartuffes !

W. Riddle.

## LE SECOND VOLUME DES MEMOIRES DE NESTOR MAKHNO PARAITRA

La traduction du manuscrit est terminée. Il n'y a plus qu'à le remettre à l'imprimerie et le second volume des mémoires de Makhno verra le jour.

Pour réaliser l'édition, il ne manque plus que les règlements du premier volume. Nous insistons UNE DERNIERE FOIS près des amis dépositaires pour qu'ils règlent d'urgence.

Allons, les retardataires faites vite !

Jean Marestan

## L'EDUCATION SEXUELLE

Revue et corrigée

Un livre d'éducation et d'hygiène sexuelle que tous les militants doivent posséder.

42 francs ; franco rec. 13 fr. 25

## LA GRÈVE DES INSCRITS MARITIMES

## LES LEÇONS D'UNE GRÈVE

Depuis la semaine dernière, les inscrits maritimes groupés au sein des syndicats autonomes de Dunkerque, Le Havre et Rouen sont en grève au nombre de plus de dix mille.

Comme on le voit le conflit est d'importance si l'on veut tenir compte que ces organisations de marins depuis 1924 mènent périodiquement chaque année le bon combat syndicaliste révolutionnaire contre les requins de l'Armement qui à maintes reprises ont su apprécier le prix de leur entêtement.

La grève cependant, fut provoquée par le Comité central des Armateurs de France qui a refusé de discuter avec les représentants des syndicats autonomes le cahier de revendications sur lequel les marins demandent une augmentation du salaire mensuel de 150 francs et du traitement de table journalier de 3 fr. 50.

Pour ceux qui connaissent la rude vie du marin, ces revendications sont logiques autant que justifiées, si l'on tient compte de la situation actuelle dans laquelle se trouve l'inscrit maritime, situation d'infériorité économique à tous les points de vue, auprès de ses frères de misère terriens.

Les salaires sont tout ce qu'il y a de plus dérisoires, mensuellement ils se montent à 540 francs pour le personnel spécialisé du pont et de la machine et à 610 francs pour les graisseurs, premiers chauffeurs, maîtres et assimilés.

L'allocation de nourriture ou traitement de table est pour le personnel de 1<sup>re</sup> catégorie de 11 fr. 50, celle du personnel de seconde catégorie, qui est celle des maîtres et assimilés s'élève à 12 fr. 50 ; il est inutile d'insister sur la valeur dérisoire de la possibilité d'achat que procurent de pareilles allocations lorsque l'on songe que le marin doit se nourrir et se loger avec cette somme pendant le séjour que fait son navire au port d'armement.

Dans les ports étrangers où, en général, les marins séjournent, il leur est impossible, malgré la stabilisation, de vivre en dehors de leur caisse d'esclavage, rapport à la dépression du change, qui les oblige à la séquestration volontaire pendant des mois et des mois, sans oublier que sur 365 jours de l'année, il faut déduire environ deux mois de chômage, lorsque le navire désarme pour fin de voyage ou pour réparation, il leur faut attendre un nouvel embarquement qui quelquefois peut être problématique surtout si la peau de bouc, ou le cahier rouge est en vigueur comme dans la plupart des compagnies de navigation.

D'autres revendications non moins justifiées, portent sur l'application des huit heures et la suppression intégrale des heures supplémentaires, afin d'éviter le chômage ; le droit de grève et la suppression des tribunaux qui au régime commun condamnent les manquements à la discipline à bord, mais qui en réalité sont l'arme redoutable dont se sert l'armement pour étouffer la liberté individuelle et syndicale des travailleurs de la mer.

Il est facile de concevoir que si les diverses revendications présentées actuellement par les syndicats maritimes sont accordées, les inscrits maritimes des divers ports de France auront dans l'avenir à soutenir d'autres luttes contre l'armement pour arriver à un état de choses plus humain, et plus adéquat à notre époque déjà civilisée, et améliorer leur situation économique en profitant de plus de bien-être et plus de liberté.

A tous les efforts de conciliation tentés par la Fédération des Syndicats des marins autonomes, le « Comité central des Armateurs de France » qui est l'organisme central de tous les armateurs n'a pas jusqu'ici jugé utile de donner satisfaction, et les délégués ouvriers n'ont rencontré qu'un non-lieu systématique.

Par contre dès les premiers jours du conflit, les hordes de sauvages appartenant à la police d'Etat et à celle du radical-socialiste Meyer, maire du Havre, se sont révélées par leur zèle et leur fidélité exemplaire à la cause des écumeurs de l'armement qui les soldent.

Les provocations, et les brutalités policières se sont données libre cours, au départ du cargo *Virginie* de la Compagnie Générale Transatlantique des incidents eurent lieu, l'équipage voulant débarquer fut maintenu à bord par la force ; ces faits sont caractéristiques pour un pays qui se réclame du respect de la liberté individuelle, et pendant l'appareillage deux marins ayant réussi à sauter sur le quai au risque de se rompre les os, furent assommés en arrivant à terre.

Devant ces provocations, l'inévitable s'est produit, des bagarres nombreuses ont éclaté dans la journée de samedi entre les grévistes et la fiscalité abjecte qui s'en est donnée à cœur joie.

Jusqu'à présent, la Compagnie Générale Transatlantique a réussi, grâce au recrutement des renards et sous la protection de gendarmes et de flics, à effectuer quelques départs de navires.

Malgré ces incidents divers provoqués systématiquement, la lutte reste vigoureusement menée par les syndicats autonomes de Dunkerque, du Havre et de Rouen d'autant plus que le but à atteindre est la reconnaissance des revendications légitimes du prolétariat maritime sur le terrain économique.

Devant ce conflit dont l'ampleur doit provoquer l'attention intéressée du prolétariat de ce pays, il est logique tout d'abord, d'éveiller l'esprit de solidarité et de tenir chacun au courant des coups qui sont portés de part et d'autre dans le combat engagé autant pour soutenir des frères de lutte que pour combattre l'ennemi commun : le patronat.

Mais malheureusement il ne s'agit pas seulement d'un combat engagé par les deux clans. Les inscrits maritimes se sont rendus compte que dès les débuts du conflit, luttant sur le terrain économique, ils se sont vus en butte à une manœuvre criminelle dirigée contre eux par le parti communiste français qui en l'occurrence se sert des mécanes qui se trouvent être à la solde de la C. G. T. U. du Parti communiste, et que nous nous faisons un devoir de signaler au prolétariat lui-même lequel saura juger cette manœuvre et se souvenir

que le mouvement de grève des inscrits maritimes de ces trois ports a été saboté à Rouen par les délégués communistes Dumay, Quaruel et Lebourrier, et dans les autres ports par les inepties et les calomnies déversées sur les militants syndicalistes des syndicats autonomes, par les colonnes de l'*Humanité*, fidèles à leur tactique de diviser et de briser tout mouvement de grève qui ne veut pas subir la férule des dignes complices de la Guépéou, le Parti communiste par son mot d'ordre, veut diviser et briser le mouvement des marins parce que ceux-ci, depuis 1924 ont su écarter toute emprise politique de leur syndicat autonome.

La conduite des délégués bolchevicks dans ces trois ports est à enregistrer et doit servir de leçon au prolétariat maritime en particulier et à celui de ce pays en général.

Nous savons que le Parti communiste et la C. G. T. U. n'ont plus en France qu'une influence ridicule, basée sur la démagogie et l'hypocrisie. 1928 n'est plus ce que fut 1921. Dans ces trois ports n'existe aucun syndicat de marins unitaires, la C. G. T. U. y a perdu son influence depuis des années et nous sommes en droit de lui demander ce qu'elle va faire dans ce conflit et pourquoi elle vendra le dernier à Rouen, Quaruel et Dumay, délégués de la C. G. T. U. ont monté, un syndicat unitaire de marins à côté du syndicat autonome en lutte contre l'armement. Est-ce au nom de l'unité ?

Le prolétariat maritime est juge de ce forfait dans lequel vient de se signaler la nouvelle bande Poulbanc du 122 de la rue Lafayette.

Mais qu'il fasse vite d'agir et de donner une leçon bien méritée aux sangeurs qui installés dans son sein lui sont plus néfastes que l'ennemi officiel parce qu'elles se présentent à lui avec le masque de faux-frère pour mieux le frapper.

Comme en 1924, les inscrits maritimes au sein de leurs organisations syndicales autonomes peuvent vaincre s'ils le veulent, ils ont fait leurs preuves dans les diverses luttes contre l'Armement. Qu'ils se servent encore plus les coudes ; la C. G. T. U. n'a aucun droit de leur donner de conseil lorsqu'elle-même soutient un gouvernement comme celui de l'U. R. S. S. qui comme le gouvernement français combat toutes les manifestations ouvrières par les brimades et brutalités policières de la Guépéou et dirige sur les hagnes sibériens, les plus sincères militants syndicalistes révolutionnaires.

E. EVEN.

## DERNIERE HEURE

En dernière heure, nous apprenons que les inscrits maritimes en grève se sont ressaisis devant les manœuvres des Poulbancs communistes, le faux frère communiste Sala fut expulsé de la salle de réunion des grévistes où il tentait d'exécuter les ordres du Parti communiste.

Le devoir présent des inscrits maritimes est de déjouer en même temps que les manœuvres patronales, les actes anti-syndicalistes des politiciens du P. C.

Après Lebourrier, Dumay et Quaruel, assistés d'un provocateur communiste nommé Le Guen, qui est un ivrogne et que les marins du Havre avaient déjà écarté du Conseil syndical l'année dernière pour cause d'intemperance, signalons le nommé Sala comme saboteur de la grève des inscrits maritimes.

## Union Syndicale des Marins de France

## APPEL A LA SOLIDARITE

Depuis le 26 juillet, les marins du commerce sont en grève pour une question de salaire ; ils demandent 150 francs d'augmentation par mois, et que l'indemnité de nourriture à terre soit portée à 15 francs par jour, au lieu de 11 fr. 50 comme elle l'est actuellement.

Vous voyez, de ce fait, aucune exagération dans ces revendications, et malgré cela, les armateurs ne veulent rien accorder ; ils se refusent même, de solder à nos camarades, le salaire qui leur est dû d'avant la grève.

De ce fait,